

Zeitschrift: Tsantsa : Zeitschrift der Schweizerischen Ethnologischen Gesellschaft
= revue de la Société suisse d'ethnologie = rivista della Società svizzera
d'etnologia

Herausgeber: Schweizerische Ethnologische Gesellschaft

Band: 23 (2018)

Artikel: Agir sur soi pour agir sur autrui : le travail affectif dans les relations
entre dauphins et seigneurs

Autor: Servais, Véronique

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1007213>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

AGIR SUR SOI POUR AGIR SUR AUTRUI

Le travail affectif dans les relations entre dauphins et soigneurs

Texte: *Véronique Servais*

Abstract

ACTING ON YOURSELF TO ACT ON OTHERS

Affective work in the relationships between trainers and their dolphins

Marineland is an entertainment company whose main stars are marine mammals. Based on fieldwork conducted in a European aquatic park, this paper analyses how such a company deals with the many affects and emotions that intersect there: the dolphins', the public's, the trainers' and the anti-captivity activists'. The first part of the paper shows that parks are engaged in a deliberate policy of affects that is used to legitimate captivity, in an international context that is globally unfavourable to it. The second part deals with trainers' interactions with dolphins and documents the affective work that trainers operate on themselves and on their animals in order to «produce» a dolphin that is eager to work and which they can trust.

Mots-clés: *travail affectif, dauphins, relations dauphin-soigneur, relations hommes-animaux, communication inter-espèces, captivité, libéralisme*

Keywords: *affective work, dolphins, dolphin-trainer relationships, human-animal relationships, interspecies communication, captive mammals, liberalism*

Le texte proposé ici est issu d'une enquête réalisée pour l'essentiel dans un parc aquatique européen en 2007. Pour des raisons de confidentialité, tous les noms ont été modifiés, et les lieux ont également été anonymisés. Le delphinarium de X m'a accueillie durant cinq mois, à raison de six jours par mois. J'ai pu réaliser des observations, filmer des séances d'entraînement¹ et faire des entretiens approfondis avec cinq soigneurs expérimentés. Toute la seconde partie, qui concerne les relations entre les soigneurs et leurs dauphins, s'appuie sur cette enquête.² La première partie, quant à elle, établit le contexte général dans lequel travaillent les soigneurs. Elle

propose une analyse de la manière dont, en tant qu'institutions, les parcs aquatiques détenant des dauphins traitent la question des affects – les leurs, ceux des dauphins, du public, des activistes et des soigneurs. En effet, le positionnement des parcs et celui de leurs détracteurs sur la question de la captivité et de l'usage de dauphins à des fins de divertissement, ainsi que la légitimité sociale qu'ils tentent de se donner, passent précisément par une «politique des affects» qui en légitime certains et en disqualifie d'autres. Le but de cette première partie sera donc de montrer comment les discours des uns et des autres sont articulés, et quel rôle y joue

¹ Les soigneurs parlent d'entraînement («training») et non de «dressage». Par ailleurs, ils se désignent eux-mêmes du nom de «soigneurs», terme que j'ai repris tout au long de ce texte.

² Les parcs aquatiques sont des lieux difficiles d'accès qui posent des limites matérielles à l'enquête. Le nombre de jours passés sur le terrain, l'accès aux lieux ainsi qu'aux personnes ont été limités. Le thème initial de l'enquête n'était pas celui des affects, et ce n'est qu'au fil du temps passé à observer et écouter ce qui se disait que le thème des émotions et du contrôle (de soi et des dauphins) s'est progressivement imposé. Les enregistrements vidéo, réalisés dans un but différent de cette étude, se sont avérés difficiles à exploiter ici.

l'affect, au sens large. Elle s'appuie pour ce faire en partie sur ce terrain, mais aussi sur des informations issues de discussions informelles avec des responsables de delphinariums ou d'associations luttant contre la captivité des dauphins, ainsi que sur des publications officielles, comme les sites web ou les blogs. La seconde partie, qui porte sur les soigneurs dans le quotidien de leurs interactions avec les dauphins, s'intéresse au travail affectif qu'ils effectuent, sur eux-mêmes et sur leurs animaux, afin de «produire» un dauphin désireux de travailler et sur lequel ils peuvent compter.

Légitimité et illégitimité de l'être affecté

Les parcs aquatiques tiennent à la fois du zoo et du cirque: ils détiennent des animaux sauvages en captivité, les gèrent à la façon des zoos et les exhibent dans des numéros de dressage conçus pour amuser et émerveiller le public. À ce titre, les *Marinlands* relèvent de l'entreprise du divertissement. La plupart des parcs appartiennent aujourd'hui à de grosses compagnies qui possèdent plusieurs, voire parfois plusieurs dizaines de parcs d'attraction, avec ou sans animaux. L'union Européenne compte à ce jour 33 delphinariums, qui possèdent un total d'un peu plus de 300 cétacés, dont la grande majorité sont des Grand dauphins ou dauphins à nez de bouteille (*Tursiops truncatus*), une espèce non menacée.

Manager des gènes

Depuis une directive européenne de 1996, l'importation et la vente de cétacés à des fins lucratives sont interdites en Europe, ce qui oblige les delphinariums à compter sur les naissances en captivité pour maintenir leur population. Une population fermée implique un contrôle extrêmement strict de la reproduction. À l'instar des races d'élevage, la plupart des espèces de cétacés maintenues en captivité possèdent ainsi leur «*stud-book*», un registre dans lequel sont répertoriés tous les cétacés captifs, selon leur espèce et leur sous-espèce, ainsi que leur ascendance et descendance. Pour éviter la consanguinité, beaucoup de dauphines sont sous pilule et les animaux sont régulièrement déplacés d'un parc à un autre. Secondairement, la rotation des animaux a aussi pour but de maintenir des groupes sociaux autant que possible équilibrés.

Cette politique n'est évidemment pas sans conséquences sur les dauphins. Lorsqu'ils changent de bassin, les dauphins doivent s'adapter à de nouveaux dresseurs, à un nouvel environnement et à de nouveaux compagnons, en sachant que l'espace à partager n'est habituellement pas très grand. Dans la nature ils s'associent en dyades ou trios soudés qui durent parfois la vie entière. En captivité aussi ils s'associent préférentiellement avec certains individus (Delfour 2010), mais les unités sociales ne seront forcément que temporaires. On peut alors s'attendre à ce que les dauphins soient plus esseulés dans la micro société que constitue un bassin, et à ce qu'ils acquièrent, par apprentissage secondaire (Bateson 1977), une forme de détachement émotionnel qui modifie leur identité de dauphin.³

Il y a en outre des différences «culturelles» entre delphinariums, c'est-à-dire que les pratiques et les représentations du travail et des animaux varient d'un parc à un autre, même si tous utilisent les principes du conditionnement opérant comme base de l'apprentissage. Ce n'est alors pas seulement à de nouveaux dresseurs et de nouveaux compagnons que les dauphins doivent s'adapter, mais aussi à de nouvelles règles (concernant p. ex. ce qui est autorisé, exigé, etc.) et à de nouveaux modèles de relation. Cela veut dire que le risque est bien présent que les dauphins soient d'une certaine façon «punis» lorsque les modèles de relations qui prévalent dans un parc s'avèrent non pertinents dans un autre. Or on sait que des déceptions à ce niveau peuvent entraîner, chez les hommes comme chez les animaux, des souffrances importantes.⁴ Notons enfin que chez les soigneurs aussi le *turn over* est important. Entre le moment où j'ai fait mon premier terrain et le moment où je suis retournée pour présenter un nouveau projet de recherche en 2014, un seul soigneur (sur un peu plus d'une dizaine) de l'équipe était toujours là. Un dauphin connaît ainsi au cours de sa vie des dizaines de soigneurs, ce qui est une situation très différente de celle des animaux de cirque. Il est donc clair que pour ce qui concerne les affects, la nécessité de manager les gènes pèse lourdement sur les conditions de vie des dauphins et sur les conditions de travail des soigneurs. Elle expose les premiers à la nécessité de s'adapter à des modèles de relation changeants et à des séparations répétées, et exige des seconds qu'ils soient également capables de faire face à d'inévitables et fréquentes séparations. Pour les dauphins comme pour les soigneurs, l'adaptation suppose l'acquisition d'une forme d'insensibilité affective.

³ L'apprentissage secondaire, dit aussi «deutéro-apprentissage», est défini par Bateson comme un apprentissage de contexte. Appliqué aux relations sociales, cet apprentissage conduit à l'acquisition de «traits de personnalité», dans la mesure où l'individu s'attend à rencontrer certaines structures relationnelles.

⁴ C'est pourquoi il est aussi douloureux de ne pas recevoir une récompense attendue que de ne pas être puni lorsqu'on s'attend à l'être. Dans les deux cas cela implique une remise en question des modèles de relation en usage. La plupart du temps, les doubles contraintes (c'est-à-dire le fait d'être puni pour avoir correctement interprété un message) ont des effets délétères sur les individus.

Une certaine conception des dauphins et de la vie

Ce n'est un secret pour personne que la détention de cétacés fait l'objet d'une critique sociale croissante. Étant donné ces critiques, ainsi que le flou actuel quant à leur utilité sociale, certains parcs tentent de se repositionner du côté de la conservation et de l'éducation. Ils ambitionnent de devenir des «conservatoires génétiques» où des cétacés menacés à l'état sauvages seraient conservés et reproduits pour être ensuite réintroduits dans la nature. La reproduction («*breeding program*»), dans toutes ses dimensions (technique, efficacité, tenue des stud-books, transfert des animaux, etc.), fait l'objet d'une préoccupation constante chez les gestionnaires de parcs européens que j'ai pu croiser. C'est à vrai dire presque une obsession, qui mobilise des investissements très importants. Cette préoccupation conduit non seulement aux pratiques de transferts de dauphins mentionnées plus haut, mais elle s'accompagne aussi d'une certaine conception des dauphins – et de la vie. Comme me le confiait un vétérinaire impliqué dans le développement de techniques de reproduction assistée: «si les milieux sont trop dégradés pour pouvoir accueillir le retour d'une espèce menacée, au moins on pourra en conserver les gènes [en conservant et reproduisant des sujets captifs] et sauver la biodiversité». Cette réflexion, outre une approche très comptable de la biodiversité, implique également une conception matérialiste et essentialiste du dauphin. C'est comme si le dauphin tout entier était contenu dans son programme génétique et comme si finalement le milieu dans lequel le programme génétique s'exprime et celui dans lequel le dauphin grandit n'ajoutaient rien à «l'être dauphin». Comme si, en d'autres termes, l'œuf fécondé (placé dans une matrice, qui pourrait être artificielle) suffisait à faire un dauphin «complet», *quel que soit son milieu de développement*. Or, si l'on suit la biologiste Suzan Oyama (1993) il faut non seulement des gènes mais aussi tout un milieu organique, social, familial et écologique pour faire un «véritable» dauphin.⁵ C'est vrai pour toutes les espèces animales, et *a fortiori* pour les espèces qui apprennent, et dont une part des savoirs nécessaires à la survie se trouvent déposés dans des manières de faire, des savoirs et des traditions qui sont maintenues vivants par le groupe tant que celui-ci subsiste. Mais les responsables de delphinariums gèrent des génomes, tout autant, et peut-être même plus, que des individus. Toute la dimension relationnelle, autant sociale qu'écologique, de l'être-dauphin est alors oblitérée, peut-être parce qu'elle est invisible et difficile

à objectiver, mais certainement aussi parce qu'elle est négligée en pratique par la captivité et les politiques de transferts. Ici les dauphins sont avant tout des organismes biologiques individuels et autonomes dotés de besoins physiologiques et dépositaires de diversité génétique, qu'il faut maintenir en vie avec des soins vétérinaires appropriés – un soin vétérinaire qui, parce qu'il s'adresse précisément à la matérialité organique du dauphin, se présente comme le «prendre soin» par excellence dans les discours des parcs marins.

Aimer et prendre soin des dauphins

Les dauphins en captivité ont en effet droit aux meilleurs soins vétérinaires qui soient et lorsqu'ils meurent, c'est tout un delphinarium qui est en deuil: «*The loss of Qila and Aurora was devastating. They were beloved members of our family and the community for more than two decades. Their loss is felt profoundly by our staff, members, supporters, and the public*», a déclaré le Dr. Martin Haulena, vétérinaire en chef à l'Aquarium de Vancouver, après la mort consécutive de deux de leurs bélugas⁶. Le vétérinaire précise avoir mobilisé «les plus grands spécialistes mondiaux» et les «technologies les plus avancées» pour tenter de découvrir les causes de leur mort, afin «d'améliorer la sécurité et le bien-être futurs de leurs dauphins». Le langage est celui de la perte et de la tristesse, mais aussi de la science et de la technologie de pointe. Les parcs se décrivent volontiers comme des «*scientifically managed facilities*» et, de là, se présentent comme les seuls à même de proposer une image «objective et neutre» des dauphins et de dire qui ils sont «vraiment». En pratique, cette position d'objectivité a pour conséquence que le dauphin est vu comme un être dont l'intériorité ne peut être démontrée et dont la mort doit nous affecter *raisonnablement*. Pour reprendre les termes de Hochschild (1979), le discours «scientifique et neutre» des parcs propose à la fois des «*framing rules*» et des «*feeling rules*», adossées les unes aux autres. Les «*framing rules*» sont les significations à donner à la mort de Qila et Aurora: la cause est un agent infectieux, qu'on n'a pas pu identifier, mais qui pourra être combattu à l'avenir au moyen de technologies encore plus avancées. Les «*feeling rules*» prescrivent les sentiments adéquats pour cette circonstance: la tristesse et le recueillement, mais non la révolte ou l'indignation. La révolte et l'indignation sont par contre du côté des militants anti-captivité, qui donnent également une autre signification à la mort des deux bélugas: revenant sur cet épisode, l'association «dauphin libre» considère qu'Aurora

⁵ Cette conception est propre à Oyama et ne représente pas celle des biologistes dans leur ensemble.

⁶ Source: <http://globalnews.ca/news/3392458/investigation-finds-two-vancouver-aquarium-beluga-whales-died-of-unknown-toxins/>, consulté le 20 mai 2017.

et Qila sont d'abord mortes de désespoir.⁷ À leurs yeux, c'est seulement en reconnaissant une vie psychique aux dauphins qu'on pourra prendre la mesure de leur véritable souffrance, et se donner les moyens de *percevoir* à quel point ils sont affectés par la perte de leurs liens sociaux et familiaux.

On voit qu'être affecté différemment par le sort des dauphins captifs, faire l'hypothèse qu'ils ont une vie psychique et considérer que les soins vétérinaires, mêmes les plus technologiques, ne suffisent pas pour en «prendre soin» constitue, *via* le refus de procéder à la gestion attendue des ressentis, une contestation idéologique (Hochschild 1979: 567). La neutralité revendiquée par les parcs n'est pas une absence d'idéologie, mais un parti pris dont les conséquences pragmatiques sont nombreuses, notamment dans la définition de ce qu'est un dauphin et la prise en compte de ce que pourrait être l'étendue de son vécu – et de sa souffrance. Une définition minimale de la vie comme processus physiologique, de la biodiversité comme banque de gènes et des dauphins comme des unités dépourvues de liens familiaux ou amicaux et transportables d'un parc à un autre, s'accordent bien avec les nécessités de la gestion d'une entreprise de divertissement qui utilise des animaux vivants en ressource limitée.

Cette vision est loin d'être partagée par les soigneurs, qui sont pour leur part mis au défi de gérer au quotidien des animaux auxquels ils ne peuvent rester indifférents. C'est à eux que nous allons nous intéresser à présent.

Partager son quotidien avec des dauphins

Précisons, avant d'entamer cette seconde partie, ce que nous entendons par «affect». Ceci est nécessaire parce que la distinction établie par Massumi (1995) entre l'affect comme intensité pure, et l'émotion comme intensité conventionnalisée, pose problème dès lors qu'on s'intéresse aux émotions animales. En effet, il nous faut alors considérer que les animaux, qui n'ont pas de conventions sociales au sens fort du terme, n'ont que des affects «purs». Mais c'est absurde car ceux-ci ne pourraient alors être des guides pour l'action. Une autre option serait de revoir la notion de convention pour l'ouvrir aux situations où la mise en forme de l'affect se fait via une procédure qui n'est pas nécessairement symbolique, mais socio-organique, au sens où cela concerne à la fois la biologie de l'organisme et ses relations sociales. L'émotion serait alors le mode de qualification du rapport au monde et à autrui, quelle que soit la nature de la conventionnalisation. Mais dans la mesure où la notion

d'émotion reste souvent comprise comme un phénomène privé et individuel, j'ai préféré situer mon propos dans le registre des affects, de l'affectation et de l'être affecté, en définissant les affects comme des «relations practised between individuals» (Richard et al. 2009: 61). Cela me permet de mettre en avant la dimension fondamentalement relationnelle et intersubjective des affects et d'aborder la question du «pouvoir» des soigneurs sur les dauphins, celui-ci étant défini comme «une manière d'agir sur un sujet agissant» (op. cit.: 59).

J'ai réalisé mes observations en hiver, alors que le parc était fermé et que les soigneurs se consacraient à apprendre à leurs dauphins de nouveaux exercices, à entretenir les anciens et à construire le spectacle de l'été. L'ambiance était plus détendue qu'en été, mais même à ce moment le temps était compté et les soigneurs enchaînaient les tâches tout au long de leur journée de travail. Le delphinarium comptait alors onze dauphins (trois mâles et quatre femelles adultes, deux jeunes femelles et deux petits mâles). Pour s'occuper d'eux, onze soigneurs (neuf femmes et deux hommes). Le métier de soigneur exige un engagement important, pour un salaire qui n'est pas très élevé. Mais on ne devient pas soigneur si on n'aime pas les animaux. «On voit plus les dauphins que nos familles» me disait Nolwen pour me faire comprendre à quel point les dauphins comptent dans la vie d'un soigneur.

Tous les matins, les soigneurs arrivent vers 8 h 30. À leur passage au bord du bassin, ils sont accueillis par les dauphins qui font des cabrioles et les suivent en nageant. Les soigneurs vont chercher les poissons préparés la veille et rapidement distribuent le premier «repas gratuit»: des poissons enrichis de vitamines. C'est à ce moment que les éventuels traitements médicamenteux sont donnés. Puis tout s'enchaîne très vite. On prépare les poissons pour la journée (on pèse, on trie, on répartit, on vérifie les prescriptions médicales), on fait les tests de PH de l'eau du bassin puis, à 10 h a lieu la première séance d'entraînement, jusqu'aux environs de 10 h 30. Ensuite détente: les soigneurs se retrouvent dans la salle de réunion pour une collation. Durant la pause les conversations ne quittent guère les dauphins: ce qu'ils ont fait de bien, de pas bien, leur avenir... On commente l'actualité des bassins. Beaucoup de soigneurs sont passés par différents delphinariums avant d'arriver ici, de telle sorte que le réseau d'interconnaissance s'étend à la plupart des delphinariums européens. Au moment où j'étais sur place, une grande partie des conversations était consacrée au départ proche de trois dauphins pour un autre delphinarium. Le 20 septembre je note dans mon carnet: «les soigneurs parlent de qui va res-

⁷ <http://www.dauphinlibre.be/qila-ou-lechec-de-lelevage-en-bassin/>, consulté le 20 mai 2017.

ter et de qui va partir. Si Percy ne part pas à Z, il ira au zoo de Y. En gros on ne leur a pas laissé le choix. Les soigneurs pleurent et ont de la peine à se contrôler». En prévision du départ, Nolwen commence déjà à prendre ses distances émotionnellement. «Sinon, je craque et je pleure». Sarah s'inquiète pour les dauphins. Vont-ils être bien accueillis? Vont-ils se faire une place dans ce nouveau bassin? «Ma fois, Réa elle s'y fera. Le plus dur ce sera pour Percy. Il ne s'y fera pas. Sauf s'il aime recevoir des coups». Lorsque Nolwen relaie les préoccupations des soigneurs à l'équipe de direction, on lui répond qu'elle met «trop de passion» dans son travail. «Mais si on veut un bon spectacle, on ne peut pas faire autrement, on est obligés, me dit-elle. Il faut mettre de la sentimentalité dans son travail». Les soigneurs me confient aussi que cette posture de Nolwen est critiquée par d'autres delphinariums, qui n'hésitent pas à se moquer de sa «sentimentalité». On la critique parce qu'elle est trop soucieuse du bien-être de ses dauphins, mais aussi parce qu'elle pratique une méthode d'apprentissage basée sur la confiance plutôt que sur la domination. Tout cela semble considéré comme inapproprié, voire «déviant», par la direction et par la majorité des autres parcs.

Dans le milieu des dauphins, comme dans d'autres milieux animaux (voir Arluke 1988, Lynch 1988), la quantité de «sentimentalité» que les soigneurs mettent dans leur discours, ainsi que la manière dont s'effectue l'emprise sur les animaux, font l'objet de jugements normatifs. Lynch (1988) a observé ce phénomène de normalisation des affects chez les animaliers travaillant dans les laboratoires de recherche. Celui qui, à son arrivée, fait preuve de «*trop de sentimentalité*» à l'égard des chiens d'expérience, en se laissant par exemple toucher par leur regard et émouvoir par leur sort, fait l'objet de moqueries permanentes. Il n'a pas d'autre choix que de s'ajuster, et si possible d'internaliser les dispositions émotionnelles prescrites, c'est-à-dire de procéder à une *reconfiguration complète de son rapport* avec les animaux d'expérience.⁸ Il doit modifier sa *manière d'être en présence* des chiens et de s'engager dans une interaction avec eux; il doit distribuer autrement son attention, changer sa façon de leur parler, de les toucher, d'interpréter leurs comportements, de ressentir leurs aboiements, de lire leurs expressions faciales, etc. Il faut à tout prix éviter que, dans l'interaction, ils ne deviennent des «personnes

animales».⁹ C'est à travers ces modifications pragmatiques du mode d'interactivité que les chiens acquièrent un statut différent. Dans le même mouvement, les laborantins voient eux aussi leur identité situationnelle modifiée. C'est également ceci qui est en jeu pour les soigneurs.

À 11 h et à 12 h deux autres séances d'apprentissage se succèdent. Vers 13 h on part manger, mais on prend soin de laisser aux dauphins quelques jeux avec lesquels ils vont pouvoir passer leur temps. À 14 h prend place une quatrième séance d'entraînement. Celle-ci est suivie d'un moment tranquille, souvent utilisé par les stagiaires ou soigneurs pour aller observer les dauphins depuis les hublots ou nager avec eux. C'est un moment de détente pour tout le monde. À 15h30 c'est la dernière séance d'entraînement de la journée. Ensuite, soigneurs et stagiaires dégèlent et préparent le poisson pour le lendemain et remplissent le registre. Ils quittent le delphinarium vers 17h30, en laissant d'autres jeux dans le bassin. Souvent à ce moment-là, tout est calme. Lorsqu'un dauphin est malade ou une dauphine sur le point d'accoucher, les soigneurs se relaient pour assurer une surveillance permanente.

«Être avec» un dauphin

Non seulement les soigneurs passent beaucoup de temps auprès des dauphins, mais ceux-ci occupent leurs esprits et leurs nuits: «souvent, me confie Nolwen, j'ai fait le rêve que Kenzo sautait tellement haut qu'il touchait le plafond. D'autres fois, je rêvais que les spectateurs entraient dans le bassin et finissaient par étouffer les dauphins». Les dauphins pénètrent profondément dans l'être des soigneurs, pour qui «être avec» un dauphin est une expérience très spéciale: «la première fois que tu fais un entraînement avec eux, que tu es proche d'eux, quand tu rentres dans ta douche après, tu pleures et t'es là, tu veux plus t'en séparer, tu as le sourire toute la journée, après, même quoi que ce soit qu'il se passe c'est tellement euh... quelque chose à part, que tu ne t'y attends pas forcément. [...] La nuit j'arrêtais pas d'y penser». Le contact avec un dauphin «c'est génial... c'est ma drogue à moi... tu sens une complicité [pas tous les jours mais] tu sens de temps en temps vraiment très fort la complicité, et là, aaah, c'est

⁸ Il doit donc effectuer un «travail émotionnel», au sens de Hochschild (1979.). À la différence de cette dernière toutefois, mon point de vue, issu de la pragmatique de la communication, est que ce ne sont pas tant les émotions en tant que telle qui sont modifiées, que les *conditions de l'engagement* dans l'interaction avec les animaux. En ce sens, on peut dire que des régimes d'interactivité différents sont corrélés à des manières différentes d'être affecté, et «énactent», c'est-à-dire rendent présents, des animaux différents (voir Servais 2013).

⁹ Ma position diffère ici également de l'interactionnisme symbolique de Sanders (1993) qui considère que les animaux se voient *attribuer* le statut de personnes. Je ne pense pas qu'on *attribue* le statut de personne à un animal, mais plutôt, à la suite de Milton (2002: 81) qu'on le *perçoit* directement comme tel dans certaines configurations interactives.

cadeau, c'est cadeau. Même le soir chez moi je peux repenser à ce moment-là et cela me fait du bien» (Nolwen). «Quand je suis avec eux tout de suite ça va mieux» (Sofie). «Dès qu'on est avec eux ça devient... naturel d'être euh... t'es complètement avec eux.» (Sofie). Il y a donc apparemment quelque chose de spécial dans «l'être avec» un dauphin, que l'on pourrait en première approximation décrire comme un «pouvoir d'affectation» particulier, c'est-à-dire la capacité des dauphins à *agir sur* les humains qu'ils côtoient. Et comme on va le voir, les dauphins agissent sur les humains en étant affectés par eux.

Dans la conception relationnelle de l'affect qui est choisie ici, ce «pouvoir d'affectation» des dauphins va être exploré à partir du concept de «soi interpersonnel» tel qu'il a été développé par Neisser (1988), un psychologue cognitiviste qui fut collègue et ami de J.J. Gibson. Ce concept va aussi nous aider à comprendre comment dauphins et soigneurs collaborent dans l'entraînement. Tout comme le «soi écologique» de Gibson (Gibson 1979, cité par Neisser p. 387) est le soi engagé dans l'activité de percevoir l'environnement, le soi interpersonnel de Neisser est le soi *en tant qu'il est engagé dans l'interaction immédiate et non réflexive* avec une autre personne. Comme le soi écologique, il peut être *directement perçu* sur base de l'information objectivement présente. Le soi interpersonnel n'est donc pas une construction mais une *perception immédiate*, c'est *l'expérience* du soi en interaction. Celle-ci se base sur la perception du comportement d'autrui en tant qu'il est une réponse à mon propre comportement. Quand des gens sont engagés dans une interaction sociale, une structure partagée d'action peut être créée: «Les participants se répondent mutuellement de manière immédiate et cohérente, dans l'action autant que dans le sentiment; leurs activités réciproques sont étroitement co-ordonnées dans le temps. Le résultat est une *structure d'action partagée* – une structure que les participants apprécient, et qu'aucun des deux n'aurait pu produire seul» (Neisser 1988: 392, traduit par moi). La plus grande part de l'information pertinente pour le soi interpersonnel est kinésique, c'est-à-dire qu'elle consiste en *structures dans le temps* construites conjointement. La mutualité de leur comportement peut être perçue par des observateurs extérieurs; mais de manière plus importante, elle est perçue par les participants eux-mêmes. En d'autres termes, c'est le flot continu d'information portant sur la manière dont l'entraîneur affecte le dauphin, en relation avec sa propre activité, qui spécifie son soi interpersonnel.

«Il y a quelque chose, quand tu es dans l'eau avec un dauphin, quelque chose qui passe entre toi et le dauphin. Il y a quelque chose de très fort quand tu es dans l'eau avec un dauphin. Tu as l'impression qu'il sent ta façon d'être, il sent si tu vas bien ou si tu es énervé... Je ne sais pas... peut-être que

j'imagine des choses mais... [...] il y a quelque chose qui passe qui est assez étonnant...» (Brian). Être dans l'eau avec un dauphin donne naissance à un soi interpersonnel inhabituel chez le soigneur, mais aussi à une forme d'intersubjectivité qui se qualifie par l'immédiateté du partage sensoriel et émotionnel, un partage immédiat des intériorités. Suivant Neisser (1988: 392), on pourrait alors faire l'hypothèse que la nature, la direction, le *timing* et l'intensité des actions du soigneur s'harmonisent avec la nature, la direction, le *timing* et l'intensité des actions du dauphin. Dauphins et soigneurs créeraient ainsi, à partir d'information kinésique (des structures dans le temps), des *structures spécifiques d'action partagées*.

L'extrême sensibilité du dauphin aux indices non verbaux est sans doute ici un élément important. «Les dauphins sont très sensibles, ils s'excitent très vite, ils sont très sensibles au niveau tactile, tout ça euh... [...] à tout ce qui les entoure, au niveau de l'environnement... et nous on en fait partie...» (Brian). Cette grande sensibilité facilite sans doute la perception, par les soigneurs, de l'impact qu'ils ont sur les dauphins, et donc de leur soi interpersonnel. Le flux d'information est continu, d'un grain très fin, dauphin et soigneur s'ajustant en permanence l'un à l'autre. Ne pourrait-on envisager que, dans ces circonstances, le soi interpersonnel soit ressenti avec une *intensité* hors du commun, et occupe tout le champ de la conscience? La communication corporelle tient évidemment un rôle de premier plan dans tout ceci. Rappelons peut-être que dans la perspective pragmatique déployée ici, la communication corporelle a moins pour fonction de «communiquer de l'information sur des états internes» que de contribuer à l'élaboration conjointe de structures kinésiques. À travers ces structures kinésiques prend place une «connaissance directe» du partenaire qui va dans les deux directions:

a. Les soigneurs peuvent en dire beaucoup sur l'humeur d'un dauphin en l'observant ou sentant les variations dans la manière dont ils sont «ensemble». «C'est important de sentir le rythme de la nage ou d'une approche pour savoir dans quelle humeur ils sont» (Brian); «je le vois dans leur façon de bouger, [...] dans leur comportement» (Robert); «Des fois je viens avec mon seau pour aller vers mon groupe, je pose mon seau, je dis bonjour c'est moi ça va? Et euh, des fois on peut sentir déjà là, ouh là... Qu'est-ce qu'il y a?» (Nolwen).

b. L'inverse est probablement vrai aussi: selon les soigneurs, les dauphins peuvent en savoir beaucoup sur eux-mêmes, en les observant et en «sentant» comment ils sont ensemble. «Si tu vas avec les dauphins mais que tu n'es pas avec eux dans ta tête, ils vont le ressentir, tu pourras être là et faire semblant de leur faire faire quelque chose [mais] ils seront distants» (Sofie). «On vient avec nos seaux et le dau-

phin sait déjà de quelle humeur on est.» «Si je suis devant mes dauphins, je ne les touche pas mais je suis très en colère en moi, ils vont faire ça [se détourner], tout de suite» (Nolwen).

Tous ces témoignages montrent bien que pour connaître l'intériorité des dauphins, les soigneurs ne procèdent pas par inférences cognitive à partir d'indices non verbaux. Les dauphins portent d'ailleurs très peu de signes non verbaux: un corps lisse et peu expressif dépourvu de poils, d'oreilles et autres appendices à agiter. Au contraire, les soigneurs *ressentent* leur humeur, à partir d'indices parfois difficiles à identifier. Il y a une sensibilité extrême, des deux côtés, au corps de partenaire, au rythme de ses mouvements, à son attention, à sa présence et aux structures d'action conjointes qui sont créées dans l'interaction. Celles-ci jouent un rôle important dans l'identification des états affectifs des dauphins; la connaissance de l'autre passe en partie par la conscience du soi interpersonnel.¹⁰

Le soi interpersonnel et l'apprentissage

«Être ensemble» est une condition essentielle pour une bonne séance d'apprentissage, et les soigneurs vérifient fréquemment que les dauphins sont bien là. «Avec le temps, tu deviens capable de dire: «il est avec moi» ou «il a envie de travailler ou pas». Selon Robert, cette communication repose essentiellement sur le regard: «un dauphin qui est avec toi, c'est quatre yeux qui se regardent. Et puis des fois il n'y en a plus que deux qui se regardent entre eux et ça détermine qu'il y a moins d'attention, la connexion n'est pas aussi forte». Les soigneurs se doivent d'être eux-mêmes pleinement présents et attentifs, sinon la séance de travail est compromise. Quand les dauphins ne sont pas assez engagés ou pas assez intéressés par l'entraînement, une grande part des efforts du soigneur est consacrée à ré-établir la bonne mutualité du comportement, et il le fait en travaillant sur ses propres affects et sur les structures kinésiques de l'interaction. En bougeant son corps de manière dynamique et rythmée, il va essayer d'attirer le dauphin dans l'«être ensemble» et l'humeur favorables à l'apprentissage. Mais cela ne suffit pas de bouger de manière dynamique. Encore faut-il se *sensibiliser* dans cet état d'esprit. Les soigneurs agissent sur eux-mêmes pour agir sur le dauphin, via les structures d'action

conjointe qu'ils peuvent créer avec lui. Ils n'ont pas l'intention de *communiquer* quoi que ce soit au dauphin, mais plutôt d'être avec lui de la bonne manière. «Tu leur donnes le désir de travailler en étant dynamique, content et présent» (Robert). Le soigneur doit avoir envie de travailler lui aussi, et il «transmettra» son envie aux dauphins. Mais bien sûr il n'y a rien qui est «transmis», au sens de la transmission d'un courant électrique. Ce serait plus exact de dire que du côté du dauphin un soi interpersonnel «intéressé» ou «engagé» émerge des structures kinésiques et du plaisir partagé de l'interaction.¹¹ Les soigneurs doivent travailler sur leur corps, sur le rythme de leur comportement et sur leurs émotions pour «créer», à travers des structures kinésiques partagées, le soi interpersonnel dauphin qui sera enthousiaste et désireux de s'engager dans une session d'apprentissage. Le désir (d'apprendre, de s'engager dans une session d'apprentissage, d'être en relation avec son soigneur, etc.) est un élément crucial des transactions entre soigneurs et dauphins; beaucoup d'attention est consacrée à ne pas casser ce désir. Comme le dit Nolwen: «ils ont le désir d'apprendre. L'essentiel, est de ne pas le leur retirer». Et pour cela, le travail affectif du soigneur est crucial.

Car ce qui menace ce désir, c'est surtout une gestion inadéquate des émotions personnelles des soigneurs. «Il y a des jours où tu as la tête... tu as des problèmes familiaux ou t'as un truc comme ça là, tu vas pas être à 100% avec les animaux et... tu vas être énervé donc euh les jugements et les comportements et tout ça vont être faussés tu vas penser «il se fout de ma gueule» [...] tu vas pas être objectif par rapport à son comportement». Et «quand tes jugements ne sont pas justes, [...] si tu fais ça plusieurs fois, le dauphin à un moment donné il va dire «toi, basta!» Tu peux le dégoûter de travailler avec toi» (Brian). «Pas d'émotions dans le dressage!» est l'une des premières règles du conditionnement opérant, la méthode d'apprentissage employée dans tous les parcs marins. Nolwen insiste: «surtout, quand un dauphin n'est pas coopératif, ne pas le prendre personnellement!». «Parce que beaucoup, beaucoup de choses peuvent casser si tu prends les choses personnellement, comme un échec personnel, tu te mets en colère et cela ne donne que de la négativité au dauphin» (Nolwen). La question des émotions dans le dressage est donc une question compliquée puisqu'il faut à la fois se couper des émotions du quotidien et se mettre dans les dis-

¹⁰ Cette sensibilité s'élabore au fil du temps. Travailler avec des dauphins c'est apprendre comment être affecté par eux, à travers un processus continu d'éducation de l'attention (Ingold 2001). Voir aussi ce que dit Despret (2013) au sujet de K. Lorenz et de la manière dont il se rend sensible aux signaux portés par le corps de l'oiseau cendré.

¹¹ Les travaux de Delfour et Carlier (2005) et Delfour (2006) apportent des arguments convaincants en faveur d'une conscience de soi chez les dauphins. C'est pourquoi il n'est pas aberrant de considérer que l'interaction conduit également chez eux à l'émergence d'un soi interpersonnel.

positions affectives susceptibles de motiver le dauphin et de lui donner envie de travailler, sans faire semblant! Un certain soigneur doit être construit pour construire et conserver un dauphin désireux de s'engager dans le travail.

«Ici, on laisse les dauphins être eux-mêmes»

Le conditionnement opérant exige avant toute chose rigueur, précision et clarté dans les objectifs. Tous les parcs l'utilisent, mais ils diffèrent dans l'attention qu'ils portent par ailleurs aux relations informelles soigneur-dauphins. Au parc de X, une grande attention est portée à celles-ci. Ce qui nécessite, là encore, une gestion particulière des affects.

«Il ne faut pas être macho... je sais pas si c'est le bon mot... pas être aussi «c'est moi le chef, il faut qu'il voie comme moi». Il faut que toi-même tu sois prêt à accepter autre chose aussi. [...] C'est un peu plus long, c'est sûr, la positivité ça prend plus de temps pour arriver, qu'avec la force [...] on peut arriver beaucoup plus vite au résultat qu'on veut mais ce n'est que par la force en fait. [...] Nous, on laisse beaucoup plus le dauphin évoluer dans les choses qu'il aime faire» (Nolwen). On laisse aux dauphins un certain degré de liberté dans le sens où, s'ils n'obéissent pas ou refusent de travailler, les soigneurs vont tenter de comprendre pourquoi et peuvent l'accepter. «Je leur demande de faire des choses, mais si le dauphin n'a pas envie euh vite j'essaye de trouver un autre truc qu'il est d'accord pour faire, et j'essaye d'être encore plus enthousiaste pour qu'il se dise «ah ben si je fais comme ça c'est incroyable comme elle devient enthousiaste». En pratiquant ainsi, Nolwen fait le pari que ses émotions comptent pour l'animal, qu'en travaillant sur ses propres émotions elle pourra avoir prise sur lui, et elle compte sur lui pour faire sa part de l'interaction.

La «simple» domination dispense de connaître son animal et de se rendre sensible au monde qui l'affecte. Dans le parc de X, on essaye de remplacer cette domination par une forme de *conversation* dans laquelle l'animal peut «parler en retour». Il est considéré comme un véritable partenaire qui peut donner son «avis» et qui est écouté. Il faut parfois du temps aux dauphins qui viennent d'un autre parc pour intégrer ces nouvelles règles, mais progressivement leur personnalité se modifie. C'est notamment le cas de Berry: «Berry, pour moi, il est arrivé il était... un peu autiste. [...] À force que là-bas, on les canalise, c'est l'entraînement [...] nous justement ce qu'on essaye de leur montrer c'est

que l'entraînement c'est un amusement. C'est pas hyper carré, on n'a pas le contrôle tout le temps sur eux [...] Aujourd'hui c'est un autre dauphin». (Sofie) Malheureusement ce dauphin fait partie de ceux qui vont quitter X. Lui, il va retourner d'où il vient. «On a fait tout ça pour rien», me dit tristement Sofie. «Et le pire, c'est qu'il ne va rien comprendre. Ils vont le détruire».¹²

Pour être prêt à entendre un dauphin «parler en retour», un certain cadre perceptif doit être établi, un cadre dans lequel les soigneurs sont prêts à percevoir ce que font les dauphins comme un *commentaire* à ce qu'ils leur font. Quand Brian perçoit la non-coopération du dauphin comme s'il disait «tu n'es pas un bon soigneur», il accepte d'être affecté par le dauphin. Mais ceci va à l'encontre de la règle numéro 1 du dressage: pas d'émotions, et surtout ne pas le prendre personnellement. Afin de gérer cette situation complexe, des règles informelles fixant les manières acceptables de se laisser affecter par les dauphins ont été établies. Quand un dauphin ne se comporte pas comme attendu, les soigneurs sont invités à rechercher l'explication dans la procédure d'apprentissage (une erreur a été commise) ou dans la vie du dauphin (un mâle le harcèle, il est malade...), mais jamais à attribuer des intentions ou «tares» aux dauphins (il se fout de moi, il est vicieux, il est bête, etc.). Cela consiste finalement à prendre le «commentaire» du dauphin au sérieux. «Un dauphin ne fait pas des trucs bêtes pour être bête» (Nolwen).

Grâce à cette politique de la «conversation», qui donne la possibilité aux dauphins de «parler en retour», dauphins et soigneurs parviennent à tisser des relations significatives pendant et autour du dressage. C'est pour cette raison, m'ont dit les soigneurs, qu'ils peuvent nager sans risque avec leurs dauphins en dehors du cadre de l'entraînement, alors qu'ailleurs c'est souvent impossible, voire dangereux. Dans les parcs qui font uniquement l'entraînement et négligent la dimension relationnelle, dauphins et soigneurs ne savent pas à quoi s'en tenir pour ce qui concerne les contingences de leur relation. Dès lors, il n'y a pas place pour la confiance réciproque, qui suppose l'abandon du contrôle.

Conclusions

La première partie a montré que, au nom de l'objectivité et de la science, les parcs prescrivent une forme socialement «juste» de s'attacher aux animaux et de prendre soin d'eux.

¹² Berry est en effet retourné d'où il venait. Mais il n'y est pas resté longtemps, car des problèmes sont survenus. Il est alors revenu à X, mais ce n'est plus le même dauphin. Ceci résonne avec ce qui a été dit dans la première partie sur la souffrance et l'incompréhension induites chez les dauphins par des déceptions au niveau des attentes relationnelles.

Le management des dauphins et de leurs gènes produit également, en pratique, une conception de l'être dauphin comme organisme individuel défini par ses gènes. Ces éléments forment ensemble une écologie des idées appropriée au libéralisme et au fonctionnement des parcs comme entreprises de divertissement utilisant des animaux. De leur côté, les opposants proposent un écosystème d'idées alternatives, centré autour du «dauphin-en-relation», et revendiquent comme légitimes d'autres manières d'être affecté par les animaux, mettant par là en cause la légitimité des usages commerciaux d'animaux vivants et sentants.

La seconde partie nous montre des soigneurs en porte-à-faux (et en souffrance) par rapport à la conception purement managériale de leurs relations avec les dauphins. Pour

eux, interagir avec un dauphin génère un soi interpersonnel spécifique et particulièrement intense, qu'ils utilisent pour connaître l'intériorité des dauphins et qu'ils travaillent pour avoir prise sur eux. À travers la création de structures d'action conjointes, l'affect se révèle donc comme un moyen «d'agir sur autrui agissant», c'est-à-dire d'avoir du pouvoir. Il est toutefois bien question de *prise* et non d'*emprise*, car dans le cadre de la politique de la *conversation* qu'ils pratiquent, les soigneurs font place aux réponses des dauphins en retour, ce qui leur permet de développer des relations de confiance avec leurs animaux. Ces politiques d'affectation se veulent des alternatives à la «simple» domination. Elles sont toutefois considérées comme déviantes par d'autres parcs aquatiques, ce qui montre une fois encore à quel point les modalités de l'affect sont par nature politiques.

RÉFÉRENCES

Arluke Arnold B. 1988. «Sacrificial Symbolism in Animal Experimentation: Object or Pet?» *Anthrozoös* 2(2): 98-117.

Bateson Gregory. 1977. «Planning social et concept d'apprentissage secondaire». *Vers une écologie de l'esprit*, t.1, p. 227-245, Paris: Seuil.

Delfour Fabienne, Carlier Pascal. 2005. «Expériences corporelles et reconnaissance de soi. L'exemple des mammifères marins», in Gapenne Olivier, Manes Gallo Maria Catérina, Brassac Christian et Mondada Lorenza (dir.) *Alternatives en sciences cognitives: enjeux et débats, Revue d'intelligence artificielle*, 19 (1-2): 95-110.

Delfour Fabienne. 2010. «Marine Mammals Enact individual Worlds». *International Journal of Comparative Psychology* 23(4): 792-810.

2006. «Marine Mammals in Front of the Mirror – Body Experiences to Self-Recognition: A Cognitive Ethological Methodology Combined with Phenomenological Questioning». *Aquatic Mammals* 32(4): 517-527.

Despret Vinciane. 2013. «Responding Bodies and Partial Affinities in Human-Animal Worlds». *Theory, Culture & Society* 30 (7 / 8): 51-76.

Gibson James. 1979. *The Ecological Approach to Visual Perception*. Boston: Houghton Mifflin.

Hochschild Arlie. 1979. «Emotion Work, Feeling Rules, and social Structure». *American Journal of Sociology* 85(3): 551-575.

Ingold Tim. 2001. «From the Transmission of Representation to the Education of Attention», in H. Whitehouse (ed.) *The Debated Mind: Evolutionary Psychology vs. Ethnography*, p. 113-153. Oxford: Berg.

Lynch Michale E. 1988. «Sacrifice and the Transformation of the Animal Body into a Scientific Object: Laboratory Culture and Ritual Practice in the Neurosciences». *Social Studies of Science* 18(2): 265-289.

Massumi Brian. 1995. «The autonomy of affect». *Cultural Critique*, 31(fall): 83-109.

Milton Kay. 2002. *Loving Nature: Towards an Ecology of Emotion*. Psychology Press.

Neisser Ulrich. 1988. «Five Kinds of Self-knowledge». *Philosophical Psychology* 1(1): 35-59.

Oyama Suzan. 1993. «Penser l'évolution: l'intégration du contexte dans l'étude de la phylogénèse, de l'ontogénèse et de la cognition». *Intellectica* 1(16): 133-150.

Richard Analiese, Rudnykyj Daromir. 2009. «Economies of Affect». *Journal of the Royal Anthropological Institute* 15: 57-77.

Sanders Clinton. 1993. «Understanding Dogs: Caretakers' Attributions of Mindedness in Canine-Human Relationships». *Journal of Contemporary Ethnography* 22: 205-226.

Servais Véronique. 2013. «Comment diviniser son dauphin? Modèles de relation, régimes d'activités et savoirs anthropozoologiques», in Roux Jacques, Charvolin Florian et Dumain Aurore (dir.), *Passions cognitives. L'objectivité à l'épreuve du sensible*, p. 209-228. Paris: Éditions des archives contemporaines.

AUTEURE

Véronique Servais est psychologue et professeure en anthropologie de la communication à l'Université de Liège. Dans une perspective pragmatiste, ses recherches visent à comprendre comment les êtres humains font advenir les animaux avec lesquels ils interagissent, et comment ceux-ci, en retour, confirment ou déjouent les attributions qui leur sont faites. Après avoir formulé la rencontre humain-animal dans les termes du malentendu, puis travaillé sur l'enchantement, elle s'intéresse aujourd'hui, au plus près de l'expérience vécue, au rôle de l'indétermination dans le façonnement des identités qui se constituent dans le corps-à-corps de la rencontre animale. Elle a créé à l'Université de Liège un Certificat d'Université en médiation animale et relations à la nature.

v.servais@uliege.be

*Université de Liège
Faculté des Sciences Sociales,
Laboratoire d'anthropologie sociale et culturelle
Place des Orateurs, 3, B31,
B-4000 Liège*